

Pierre Daviault

LANGUE ET TRADUCTION

La traduction a souvent la prétention de s'égaliser aux arts de la création intellectuelle; mais on la relègue vite parmi les basses besognes de l'esprit. Je me risque à introduire l'intruse dans ces brillantes assises de la Langue française, parce que je crois possible de réhabiliter, si peu que ce soit, un art—je dis bien, un art,—utile, essentiel en un pays bilingue. Je ne veux pas perdre cette occasion de signaler l'une des causes les plus pernicieuses de la décadence de notre langue. Mon modeste travail sera, en somme, un simple cri d'alarme et j'aurai fait œuvre utile peut-être si j'éveille certaines curiosité.

N'avez-vous jamais réfléchi qu'à notre époque d'enseignement universel, les écrits exercent, sur l'évolution des langues, une influence au moins égale à celle de la parole? N'avez-vous pas constaté d'autre part que les manifestations de l'esprit au Canada se produisent à l'ordinaire dans l'ambiance de la traduction? Cela admis, on n'aura aucune difficulté à convenir des effets que peut avoir la traduction sur le parler canadien-français.

La pâture intellectuelle du Canadien moyen est faite, dans une très large proportion, de traduction. Nos journaux reçoivent les dépêches d'agences en anglais; en anglais aussi, le texte des annonces. Nos postes de T.S.F. nous serinent de la traduction à la journée. Orateurs politiques ou sacrés; professeurs, érudits, chercheurs, commerçants ou industriels, avocats ou ouvriers spécialisés, médecins ou ingénieurs, tous, partout et toujours, nous nous servons de textes anglais que nous traduisons ou qu'on traduit à notre intention. La traduction s'infiltré partout, commande chaque geste de notre vie. Il n'est pas jusqu'à la ménagère qui ne commande une boîte de conserves dont elle a lu la description dans une réclame traduite; il n'est pas jusqu'au moribond qui ne prononce dans un souffle le nom d'un remède que lui apprend un traducteur. Voilà la grande influence qui agit sur notre langage, combien plus efficace que celle du livre ou de la revue, en un pays où le livre ne se vend pas, où les revues dignes d'être lues atteignent rarement le millier de lecteurs. La langue sera par conséquent, dans une large mesure, ce que sera la traduction.

Allons tout de suite aux textes. (Entre parenthèses, je ne parlerai pas des traductions officielles.) Voici un bout de dépêche pris dans le premier journal venu :

«M. Hull affirme de nouveau la déclaration du président Roosevelt, que la démocratie est encore l'espoir du monde et dit que les institutions de stabilité des gouvernements, si essentielles à la conservation d'une paix durable, proviennent des institutions d'un peuple libre». Pur galimatias. Pourtant, c'est un spécimen moyen de la langue de la traduction, langue bâtarde qui menace de remplacer le français au Canada.

Un exemple ne suffit pas? Voyons encore, dans le même numéro du même journal : «Une guerre européenne est, dit-on, l'espoir de victoire du gouvernement espagnol». Et plus loin : « Parmi les plus grands développements de 1936, sir James MacBrien, commissaire de la police fédérale, note l'usage sans cesse augmentant des méthodes scientifiques pour découvrir le crime. On fait maintenant l'analyse de la poussière dans les poignets des pantalons des suspects. On compare les empreintes digitales, on identifie les balles avec les armes qui les ont tirées...» Le mal sévit plus particulièrement dans certains domaines. Celui du sport par exemple, ou celui de la

finance. Voici une dépêche relative à la bourse du blé: «Les options subirent encore une fois un mouvement de vente avant la fermeture qui eut tôt fait d'effacer sur le tableau des avances de deux sous enregistrées pendant la journée. Les spéculateurs, par leurs prises de bénéfices, firent à nouveau subir une baisse légère au marché des grains de Winnipeg». Si le temps me le permettait, je pourrais vous citer des extraits de réclames encore plus édifiants.

Je prends ces extraits dans un journal dont la page de rédaction est écrite avec soin. Or, la masse ne lit pas la page de rédaction, mais seulement les nouvelles et les annonces. On a là un exemple frappant de l'inattention dédaigneuse où l'on tient la traduction.

Je ne vous ferai point l'injure d'analyser mes citations. Il ne faut pas être grand clerc pour y décerner un décalque pur et simple de l'anglais, un vocabulaire sans nom, une syntaxe affolante. Cela ne ressemble à aucune langue civilisée; c'est un magma informe où la pensée se noie, où la langue retourne aux gargouillis de la première enfance. Que nous acceptions ces textes sans les plus violentes protestations, voilà qui est inquiétant. La contagion est si grande qu'elle atteint le style de gens qui écrivent directement en français.

Et l'on songe au mot terrible de Remy de Gourmont: «La connaissance d'une langue étrangère est en général un danger grave pour la pureté de l'élocution et peut-être aussi pour la pureté de la pensée. Les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs». Gourmont exagère. Peut-on dire que les Suisses et les Belges sont des peuples inférieurs? Quand au reste, le passage s'inspire de la plus stricte réalité. Connaître deux langues, on l'a répété à satiété, est un avantage précieux. Mais on a moins insisté sur les dangers de la cohabitation dans un même cerveau de deux moyens d'expression. L'esprit est naturellement paresseux. Il ne consent pas souvent à monter la garde à la frontière qui doit séparer les deux groupes linguistiques. Il y a empiètement sur le territoire de l'un et de l'autre; les vocabulaires se confondent et aussi les idées. D'où imprécision dans le langage et, conséquemment, dans la pensée. Ne l'oublions pas: nous pensons avec des mots et la clarté de la pensée peut seule entraîner l'action efficace.

Le résultat ultime de la mauvaise traduction peut être extrêmement grave, parce que son résultat immédiat est de corrompre la langue. Ce sont les traducteurs, professionnels ou d'occasion, qui créent la plupart des anglicismes dont notre langue est infestée. Songez que ce n'est pas la masse qui nomme les choses ou les idées nouvelles: elle prend les termes que lui présentent les gens dits instruits. On m'objectera le vieux bobard que c'est le peuple qui façonne le parler. Cela n'existe plus à notre époque de journaux à trois sous. Bien entendu, je ne parle pas d'anglicismes vulgaires, comme *coat*, *bicycle* à *moteur*, etc. Ce sont les plus faciles à extirper et tout le monde s'y emploie. Ces verrues de notre langue, bien vilaines, ne l'attaquent pas dans ses œuvres vives. L'anglicisme dangereux, présente sous les dehors d'une expression légitime. Ce sont les expressions comme: *aviseur légal*, *en acompte*, *les mérites d'une cause*, *sous-officier rapporteur*, *chanteuse versatile*; ce sont les tournures syntaxiques inspirées de l'anglais. Voilà le véritable danger, parce qu'il s'installe, qu'il détruit avant qu'on l'ait aperçu. Cet anglicisme ne vient pas du peuple, mais des couches supérieures. Posons donc cet axiome: l'anglicisme part d'en haut. Et cet autre: au Canada, les questions de langue sont avant tout des questions de traduction. Notre langue se transforme moins, en effet, par la création originale comme les autres, que par la transposition de vocables anglais.

Où trouver la cause fondamentale du mal? Il n'y a pas de cause unique. Tout ce qui concourt à nous affaiblir intellectuellement fait baisser le niveau de la traduction. Nous avons peu de bons traducteurs, comme nous avons peu de bons écrivains. Il est cependant un motif particulier que je dois vous signaler.

La plus grande mésaventure qui soit arrivée à la langue française au Canada, c'est qu'on n'y a jamais distingué nettement le rôle de la traduction, qu'on n'en a pas compris les difficultés, qu'on ne s'est pas pénétré de la nécessité d'en confier l'exécution à des gens vraiment préparés. On pensait, on pense encore, que la traduction est un exercice très simple demandant tout au plus l'aide d'un dictionnaire. Parce qu'ils savaient deux mots d'anglais en plus de leur mauvais français, des gens s'instituaient traducteurs. C'est de là que sont venues les fausses traditions de notre parler. Revenons aux exemples que je vous ai cités : aviseur légal, sous-officier rapporteur, les mérites d'une cause. Ces termes fautifs sont si bien ancrés dans nos mœurs que les traducteurs consciencieux n'osent parfois employer les expressions justes, crainte de n'être pas compris. Le bon peuple a adopté les termes que lui proposaient ces gens dits instruits. Ceux-ci sont les seuls coupables, et leur influence est immense, puisqu'ils enseignent à tout un pays à désigner les notions essentielles. Le mal qu'ils font est quasi-irréparable. Essayer un peu de déraciner sous-officier rapporteur!

La leçon à tirer de ces constatations, c'est que la traduction est un art à la technique particulière, technique qui n'est pas celle de l'expression originale. Il n'est pas hors de propos d'indiquer succinctement les règles de la bonne traduction. Réfléchissons un peu. Que se propose le traducteur? Communiquer à des lecteurs qui ignorent une certaine langue la connaissance de textes écrits en cette langue. Par conséquent, comme quiconque tient une plume, le traducteur doit écrire de façon à exposer clairement une pensée. Jeter sur le papier des choses obscures exprimées en un langage bizarre qui ne correspond pas aux règles reconnues de la langue dans laquelle on écrit, c'est accomplir une besogne non seulement futile mais nuisible. La bonne traduction est donc celle qui communique parfaitement la connaissance d'un texte. Vérités de La Palice, mais comme on les oublie!

Pour atteindre son but, la traduction doit se plier à deux règles: 1. Rendre la pensée de l'auteur avec toutes ses nuances; 2. Avoir l'aisance d'une composition originale. La seconde découle de la première, car le lecteur ne comprendra bien le texte que si la traduction se conforme à ses habitudes de pensée.

Le respect de ces deux règles exige qu'on s'écarte de deux écueils : la liberté excessive et la littéralité. La première trahit l'auteur, la seconde le lecteur. Cette dernière est la plus à craindre. C'est Henri Fauconnier qui l'a dit : « Le mot à mot est ce qui tue l'esprit ». Pour dire telle chose, l'anglais emploiera telle tournure, parce que cette tournure éveille habituellement telle idée dans l'esprit. Transposée littéralement, elle n'aura plus la même résonance, car elle ne fera pas naître les mêmes souvenirs dans un autre groupe ethnique. Il faut choisir dans la langue de la traduction une formule qui aura le même effet. L'anglais dit « *There is a nigger in the woodpile* ». Littéralement: « *Il y a un nègre dans le tas de bois.* » Si je traduis ainsi, personne ne saisira mon intention. Que je prenne un gallicisme connu : « *Il y a anguille sous roche* », tout le monde comprendra. Formulons ce premier axiome : Il faut traduire l'idée plutôt que les mots. De même pour la syntaxe. Arrangez les mots dans un ordre qui n'est pas consacré par l'usage et personne n'en saisira le sens. Or, la syntaxe diffère d'une langue à l'autre. Donc, second

axiome : traduire des phrases plutôt que des mots. La littéralité du vocabulaire est dangereuse aussi. Elle se produit pour deux causes principales : 1.– Inattention, qui fait donner le sens anglais à un mot voisin de l'un des nôtres par l'apparence. L'Anglais dira : « *Abusive déclaration* ». En français, *déclaration abusive* n'a aucun sens. Il faut mettre : exposé trompeur. 2.– Manque de documentation. Parce qu'on ne s'est pas donné la peine de chercher le mot juste, on forge un anglicisme. On dira *sous-officier rapporteur*, au lieu de *directeur de scrutin*.

Pour traduire, il faut dissocier, exercer ce qu'Hilaire Belloc appelle le *dual control*. C'est par là que la traduction, exigeant de la virtuosité, devient un art.

Ce serait le lieu d'étudier comment se fait la traduction. Nos indications du début devront suffire. Mais il faut signaler un fait dont on s'avise rarement. C'est que le nombre des traducteurs qu'on peut appeler professionnels est très considérable au Canada. Sans parler de ceux de l'État, songeons à tout le monde qu'il faut employer à la traduction de la publicité, dans les journaux, les postes de T.S.F., les agences de publicité. Pensons aussi que les employés de certains bureaux, surtout les dactylos, sont souvent appelés à faire de la traduction. D'autre part, on peut poser en principe qu'un journaliste canadien-français est un traducteur. Voilà déjà une armée de traducteurs. Que valent-ils? Comment sont-ils préparés à leur besogne, qui nous l'avons vu a une influence énorme sur la transformation de notre langue? Là aussi, nous avons la réponse par nos constatations du début. Ne nous y attardons pas.

Je vous ai fait comprendre, je crois, la nécessité d'améliorer la traduction. Demandons-nous maintenant comment nous y arriverons.

La réponse est assez simple, en théorie. Quand on se sera bien mis dans la tête l'importance et la difficulté de la traduction, on comprendra qu'elle exige une formation spéciale et qu'il importe d'organiser cette formation. Telle est la conclusion à tirer de notre brève étude.

Jusqu'ici, la formation des traducteurs a été exclusivement empirique. Ce genre de formation a parfois produit d'excellents résultats : quand le sujet est bien préparé, qu'il est entouré de traducteurs d'expérience et qu'il a l'esprit de travail. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que nous avons eu, que nous avons de bons traducteurs. Ils sont trop rares; leur nombre est fort loin de correspondre aux besoins.

Comment pouvons-nous laisser au hasard la formation d'une catégorie de travailleurs intellectuels appelés à accomplir une besogne d'un intérêt si vital pour nous? Comment n'avons-nous pas songé à pousser la spécialisation dans ce domaine? Évidemment, nous devons tenir compte de notre indifférence en matière de spécialisation. Incurablement littéraires, nous pensons encore, malgré les cruelles rebuffades de la réalité, qu'un *honnête homme* est apte à toutes les besognes, sans autre préparation que le bienheureux bachot.

D'un autre côté, nous sommes trop portés à croire que personne ne peut se livrer à une besogne intellectuelle s'il n'a pas reçu des dons extraordinaires qui en feraient un surhomme. Contentons-nous, pour commencer, de travailleurs consciencieux et connaissant leur métier.

Pourquoi ne formerait-on pas des traducteurs, comme on forme des avocats, des médecins, des ingénieurs? Il serait puéril d'attacher de l'importance à un diplôme, et dans le domaine de la traduction plus qu'ailleurs. En tout cas, le diplôme est au moins une présomption de culture. Il ne dispensera jamais de la pratique; mais il est une

indication qui permet d'orienter le choix dans l'embauchage. Ce que je veux mettre en lumière, c'est qu'il importe d'organiser la profession de traducteur.

La traduction s'enseigne-t-elle? Une certaine forme d'enseignement n'est pas sans bénéfices. Le sujet est neuf ; il n'y existe ni tradition, ni méthode éprouvée. Par ailleurs, seuls peuvent en profiter les personnes qui possèdent déjà une certaine formation. Il ne s'agit pas de l'enseignement des langues, mais d'une technique, ou des règles propres à la traduction, règles qui ne sont, comme toutes les règles du langage; que la constatation ou la codification de l'usage, de particularités constatées dans l'exercice de la traduction. C'est enseigner à dissocier, à transposer les vocabulaire et les syntaxes.

On ne devra jamais demander trop à une telle discipline. On ne forme pas un écrivain par l'enseignement de règles précises. La formation d'un écrivain, c'est affaire de talent, de dispositions individuelles. Et, dans une large mesure, le traducteur est un écrivain. Mais notez qu'à la différence de l'écrivain, le traducteur n'a qu'à travailler la forme; c'est ce qui s'enseigne le plus aisément.

Comment organiser cet enseignement? Ce n'est pas le lieu d'examiner cette question. Il peut prendre la forme du livre. En ces dernière années, justement, il est paru des ouvrages utiles de ce point de vue, parmi lesquels il faut compter d'abord celui de Léon Gérin, *Vocabulaire pratique de l'anglais au français*, (En passant, je précise que je ne considère pas comme utiles au traducteur, mais plutôt comme nuisible, les listes d'anglicismes fabriquées d'après la méthode empirique des « Ne dites pas...mais dites...» parce que ces listes ne laissent pas soupçonner la complexité des divers problèmes). Ces ouvrages, excellents outils, ne sauraient constituer qu'une aide. Je songe plutôt à un enseignement méthodique, qui se donnerait dans certaines écoles ou dans les universités. Qu'il me soit permis de citer l'exemple de l'Université d'Ottawa qui a fondé une chaire de traduction au début de la présente année académique. Ottawa est dans une situation exceptionnelle parce qu'on y est forcément bilingue. Mais ce bilinguisme présente un danger. Si nous en avons le temps, je vous démontrerais qu'un bon traducteur doit connaître mieux la langue dans laquelle il traduit que celle de l'original. A Montréal et Québec, on compenserait les faiblesses par d'autres avantages. Et ne me dites pas que la traduction n'est pas un sujet digne des universités...

Dans toutes les maisons où l'on pousse assez loin l'enseignement des deux langues, il faudrait y joindre celui de la transposition, c'est-à-dire des principes de la traduction, complément obligé de toute culture bilingue, quand ce ne serait que pour apprendre à ne pas mêler les deux vocabulaires et les deux syntaxes dans la vie courante.

Je conclus. Ne pensez pas que je vois dans un tel enseignement la panacée qui mettra fin aux maux de la traduction. Ce ne peut être qu'un moyen de hâter la formation de gens préparés par ailleurs. N'insistons pas. Ce que je voudrais, ce serait de créer un état d'esprit. Voilà l'essentiel. Reconnaissons l'importance de la traduction, du point de vue linguistique. Voyons-y la source du plus grand danger que court notre langue; mais songeons qu'elle pourrait servir à enseigner cette langue, Quand nous en serons convaincus, nous trouverons les moyens de l'améliorer.

Source : *Mémoires. Deuxième congrès de langue français au Canada (1937)*, t. I, 1938. p. 431-438